L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS :
JEUDI MATIN, 9 JANVIER

FEUILLETON.

LES
INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIERE PARTIE

LES COMPAGNONS DE LA LUNE.

IV.

OU IL NE DEMONTRE QUE LE CARNAVAL N'EST PAS GAI POUR TOUT LE MONDE.

(Suite.)

La femme, qui n'avait songé qu'à préserver son enfant de ce choc brutal, demeura un instant sans comprendre, puis elle s'arrêta froide, inerte, atterrée.

Le second inconnu l'examinait froidement.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle, on vole le pain, la vie de mon fils ! Au secours ! au secours !

L'homme ne bougea pas. Il n'eut même pas l'air de l'entendre.

Alors, se relevant, effarée, les yeux démesurément ouverts, agitée d'un tremblement irrésistible, elle poussa deux ou trois cris inarticulés semblables à des rugissements.

L'homme resta de pierre.

La pauvre femme vit qu'elle n'avait plus de pitié à attendre de personne, et serrant avec violence contre son sein son fils, qui pleurait et criait : Maman, j'ai froid, j'ai faim ! elle bondit et s'élança en courant vers le quai voisin.

L'homme suivit.

N'écoutant ni les plaintes, ni les cris d'effroi de l'enfant, elle courait haletant échapper de ses lèvres crispées ces seuls mots, qu'elle avait sous le chanter par intervalles égaux :

— A moi ! au secours ! au meurtre !

Au loin, les pierrots, les auvergnes et les débardeurs qui écoutaient venir à son secours tressaillirent et ce moment le pont des Arts en chantant.

Sans ralentir sa course affolée, la pauvre désespérée tourna le visage de gauche, s'engagea sur le pont du Carrousel, et arrivée au milieu à peu près, elle s'arrêta, puis se pencha sur le parapet.

Sous ses yeux, les eaux de la Seine dérouleint leur ruban large et moutonneux. Elles semblaient lui dire : Venez, nous le recevrons comme une mère, et le reposerons dans notre sein. Ici est le repos, ici la fin de tes douleurs. Venez !

Si l'infortunée, qui allait succomber fut dans la mort avec elle, se tordait d'épouvante au moment où on pouvait le lui prendre.

Pauvre folle ! lui inconnu, qui s'approcha d elle.

— Vous ne touchez pas, cria la mère épouvantée, j'appelle, je crie..... On viendra.....

Vous ne me voierez pas mon chérubin, mon trésor, ma vie..... à moi..... On viendra.....

Il reut une..... Ah ! le misérable ! A moi..... à moi.....

Ce fut tout.

La fatigue, le besoin l'emportèrent, elle se sentit défaillir et elle tomba.

L'étranger se précipita et soutint l'enfant, qui en tombant, par un mouvement instinctif, elle lavait en l'air pour se retenir à tout prix, puis il se baissa, saisit la mère dans ses bras et reprit, suivi de lle, le chemin que la pauvre femme venait de franchir en courant.

Arrivé à la porte de restaurant, il sonna, on ouvrit.

Son premier soin fut de déposer la mère et l'enfant dans une chambre où des secours leur furent prodigués.

Ensuite, il manda le maître de l'établissement. qui, après avoir écouté le récit étranger lui dit à voix basse, et inclina respectueusement devant lui et se retira.

A ce moment, on frappa à la porte du salon où tous deux se passait.

Sur un mot, entra le second inconnu, qui avait volé l'aumône des étudiants.

Tout est-il prêt, Karl demanda l'inconnu.

Oui, répondit le nouveau venu. On n'attend plus que Votre Excellence, et les personnes qui lui plaira d'amener.

Bien.

Veuillez, pendant ce temps, faire monter un de mes gens.

Vous, parmi beaucoup d'autres, tristes joyeuses, dramatiques ou burlesques, les quatre principales scènes qui se passèrent à Paris le mardi gras du samedi gras de l'an 1847, entre minuit et deux heures du matin, scènes qui auraient été vues par le *rodeur nocturne* dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, si un observateur élevé son œil en plongé sur les rues tranquilles en apparence de la capitale de la monarchie française.

V.

CE QUE SE PASSAIT DANS UN CABINET PARTICULIER DE LA ROTISSEUSE BASSET, DANS LA NUIT DU SAMEDI AU DIMANCHE GRAS 1847.

D'après de Saint-Foix, ce fut en 1619, quatre ans après la mort de la reine de Navarre, première femme du roi Henri IV, qu'on vendit son palais et ses dépendances.

Sur les terrains occupés par un pare ombreux et vaste, par des jardins magnifiques, se bâtirent les premiers et les plus beaux hôtels du quartier Malaquais.

On y traça entre autres voies de communication, la rue Jacob, la rue des Saints-Pères et celle des Petits-Augustins.

Jusque là, le faubourg Saint Germain, im mense village placé au bout milieu d'une grande ville, ne possédait que des maisons séparées entre elles par des vignes, des champs, des prairies.

A peine quelques rares tortueuses, étroites, mal pavées le traversaient.

Il n'en est plus ainsi à l'époque où se passe notre récit.

Le quai Malaquais, l'un des plus aristocratiques quartiers de Paris, brille par l'élégance et le grandiose de ses demeures. Parmi les hôtels princiers qu'on y admire, se trouve l'hôtel Mazarin, successivement habité par les princesses de Conti, les ducs de Créqui, de la Trémouille et de Lauzun.

Le temps l'a respecté et le marteau des niveleurs ne s'est pas encore donné le plaisir de l'abattre.

Bien que cet hotel ait extérieurement subi quelques changements, bien que les magasins des magasins d'estampiers et des boutiques de libraires se soient ouverts à gauche et à droite de son entrée principale, à l'intérieur, il est demeuré à peu de chose près tel qu'il était du temps de Mazarin, cet excentrique neveu du cardinal ministre, l'avait fait disposer après en être devenu propriétaire.

Les révolutions et les faiseurs d'affaires ont respecté cette habitation princiere, qui, en 1845, devint la propriété d'un noble étranger, le comte de Warrens [illegible].

Ce monsieur de Warrens, riche autant que noble, ayant pour la plaisir intelligent et artistique le respect et le culte de toutes les grandes âmes, conserva pieusement les traditions laissées par les précédents maitres de cette demeure.

Il y laissait, à la vérité, que de courts séjours de rares apparitions. Mais ses gens, et ils étaient nombreux, même en son absence, avaient l'ordre exprès de vivre comme si l'hôtel était toujours habité par lui, et à dire sobrement et dans le plus grand ordre.

Un intendant, aussi muet que son maître, était grand seigneur, traitait ses amis à fond, toutes ses volontés furent exécutées ponctuellement.

Une seule fois, en deux années, un valet de pied rentra à moitié ivre, le lendemain on lui paya trois mois de gages, et il était impitoyablement chassé.

Tous autres, en nombre de cinquante, tant cochers que laquais de cuisine, palefreniers, valets de tous services, trouvant la maison bonne, se la tinrent pour dit.

Attachés à titre à l'ambassade d'une des nombreuses principautés de la Confédération germanique, le comte de Warrens paraissait avoir bientôt fait sa peine.

Une beauté presque féminine, d'une adresse merveilleuse à tous les exercices du corps et à toutes les armes, d'une élégance irréprochable, il n'était vu ouvrir les paris les plus difficiles avec le premier jour de son arrivée.

Chez Lepage et chez Devisme, on montrait ses carabine, et peu de tireurs les croyaient au tir infaillible.

Un jour, il s'était amusé à piquer douze épingles autour de la marotte, et chacune de ses balles avait fait sauter une tête, sans toucher à une autre épingle ou aux épingles voisines.

Chez Bertrand, chez Pons, chez Grisier, on l'avait vu faire assaut avec les plus fines lames de ces trois salles, et il avait pu pouvait se vanter d'avoir enfleure son plastron.

Il est bien entendu que le vieux Bertrand, à son tour, l'avait vu, Pons et Grisier ne s'étaient pas mis en lutte.

Nous ne tenons aucunement à attaquer la réputation de ces trois grands maitres en fait d'armes.

L'existence du comte, touriste forcené, s'écoulait en voyages continuels dans toutes les contrées avec lesquelles il y a des relations.

Il ne séjournait en France que fort peu de temps, et encore avec discrétion.

Il n'était pas rare, cependant, qu'il donnât quelques fêtes splendides, qui pouvaient rivaliser avec celles des princes.

Ces fêtes étaient toujours données dans l'hôtel de son ancêtre, dans les grands salons de réception du premier étage.

Le comte, qui était un homme d'esprit, avait pour habitude de dire que les appartements du rez-de-chaussée étaient occupés par des commerçants de toutes sortes, teinturiers, marchands de vins, restaurateurs, boulangers, marchands de vins, restaurateurs, boulangers, marchands de vins, restaurateurs, boulang